

VI

à mon service. Dorénavant, je me passerai de femme de chambre. Voilà le mois courant de vos gages ; vous allez immédiatement rassembler vos effets ; je désire que dans une heure vous ayez quitté l'hôtel.

La femme de chambre ne répondit pas.

Madame de Borsenne alla s'enfermer dans son cabinet de toilette dont elle avait fait aussi un petit salon de lecture.

M. de Borsenne rentrait au moment où un commissionnaire enlevait la malle de mademoiselle Suzanne.

—Madame m'a renvoyée, lui dit-elle, elle sait tout.

—Vraiment ! fit-il d'un ton joyeux. Alors, c'est parfait. Demain, venez à huit heures, je vous remettrai la somme que je vous ai promise.

Le commissionnaire était déjà dans la rue, Suzanne le rejoignit précipitamment.

Après le dîner qui fut, comme toujours, silencieux et fort triste, madame de Borsenne dit à son mari :

—Avant que vous ne sortiez, je vous prie de m'accorder un moment d'entretien.

—Mais je ne tiens nullement à sortir, et je serais trop heureux que vous voulussiez bien me permettre de vous consacrer une soirée.

Ils passèrent au salon. Les domestiques s'étant retirés la jeune femme dit brusquement à son mari :

—J'ai chassé Suzanne.

—Et pourquoi ?

—Vous le savez bien, monsieur : elle est la complice d'une de vos infamies. Allez, monsieur, vous êtes si méprisable et si vil que je ne veux même pas vous reprocher votre lâcheté.

—Si je suis coupable, c'est de trop vous aimer.

—Taisez-vous ! s'écria-t-elle, je vous défends de m'insulter !

—Jeanne, dit-il, Jeanne, j'ai mérité votre colère. Ah ! depuis, je ne suis ce qui s'est passé en moi. Je ne suis plus le même. J'ai examiné ma vie ; j'ai vu qu'elle n'avait rien été, rien valu ; que j'avais fait beaucoup de mal, jamais de bien. Et je me suis dit : Si elle m'aimait, si elle voulait m'aimer, elle ferait de moi un autre homme ; grâce à son heureuse influence, je pourrais encore réparer toutes les erreurs de mon passé. Vivre près de vous, respirer l'air de votre innocence et de votre honnêteté, c'est déjà être honnête. Les fleurs parfument le jardin où elles fleurissent. C'est un parfum de pureté qui se répand autour de vous. Vous apprenez à détester le mal et vous faites aimer le bien.

Jeanne, continua-t-il, depuis cette nuit funeste, dont vous n'osez même pas me parler, je suis comme privé de ma raison. Je vous aime, Jeanne, je vous aime !

—Vous m'aimez, répliqua-t-elle froidement ; qu'est-ce que cela me fait à moi, puisque je vous hais ?

—Par pitié, ne me livrez pas au désespoir ! s'écria-t-il.

Et il tomba aux genoux de la jeune femme.

Elle se recula vivement comme à la vue d'une vipère. Il se releva.

—Monsieur, dit-elle avec une ironie mordante, je sais que vous parlez fort bien ; mais qu'est-ce que tout cela ? Des mots ! Vous avez été méchant, je souhaite que vous deveniez meilleur ; mais, encore une fois, qu'est-ce que cela me fait à moi ? Vous avez causé des malheurs qui sont aujourd'hui irréparables, et pour n'en citer qu'un, le mien, monsieur, ne vous semble-t-il pas complet ? Si vous avez espéré qu'avec le temps je pourrais oublier, vous vous êtes étrangement trompé. Il y a des blessures qui ne se cicatrisent jamais. Ma vie restera ce que vous l'avez faite : misérable. J'ai eu l'espoir que la mort me délivrerait et c'est encore à vous que je dois de ne plus pouvoir compter sur elle ; car après avoir voulu mourir, et je serais morte à force de volonté, j'entends une voix impérieuse qui me crie : Il faut que tu vives !

D'où vient-elle, cette voix mystérieuse qui ne m'avait pas encore parlé avant aujourd'hui ? Et au nom de qui me parle-t-elle ? Est-ce un devoir nouveau qui s'impose à moi ? Ou bien est-ce déjà le sentiment de la maternité qui se rend maître de ma volonté ? Qu'importe, je subis et ne cherche pas à expliquer.

Je vivrai donc, monsieur, poursuivit-elle, parce que je n'ai pas le droit de mourir ; je vivrai, parce que je dois ma vie maintenant au petit être qui va naître de moi.

Mais, monsieur, rien ne sera changé dans notre existence, nous vivrons séparés comme par le passé...

—Jeanne, laissez-moi espérer...

—Rien, répondit-elle d'un ton sec ; nous vivrons séparés, je le veux ! Je vous méprise, vous m'êtes odieux, vous ne changerez pas cela.

Il essaya de parler encore.

—Ne vous donnez donc pas la peine de mentir, l'interrompit-elle impérieusement ; je vous tiens quitte de vos discours. Vous êtes satisfait, vous n'avez même pas la pudeur de me cacher votre contentement ? Vous croyez donc qu'il est si facile de me tromper ? Est-ce parce que je suis jeune que je dois manquer d'expérience. On vieillit vite à l'école du malheur. Je lis dans votre âme, toute noire qu'elle est, et tout ce que vous avez pensé, je le devine.

—Que voulez-vous dire ?

Elle fit quelques pas en avant, le bras tendu vers lui.

—Ce que je veux dire ? reprit-elle ; que vous êtes toujours le même, toujours l'homme des calculs honteux ! Vous avez eu peur de ma mort, parce que, moi morte, les joyeux millions de M. de Fontange vous échappaient. Vous vous êtes dit : si j'avais un enfant, il hériterait de sa mère, et vous avez agi en conséquence. Vous voyez que je vous connais bien. Oh ! ces millions, continua-t-elle avec douleur, pourquoi mon parrain a-t-il eu la fatale pensée de me les donner ? Il avait rêvé pour moi une vie éblouissante de splendeurs et, sans le vouloir, il m'a perdue !

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, monsieur, et j'espère bien ne plus être obligée de vous parler si longuement. S'il vous prenait fantaisie de ne plus accepter les conditions que j'ai mises à notre vie commune, et de vouloir y changer quoi que ce soit, je quitterais à l'instant même votre maison. J'irais demander assistance à mon père et protection aux lois de notre pays. Je ne craindrais pas, dussé-je en mourir de honte et de dégoût, de tout révéler à un juge d'instruction. Je livrerais, je le sais, le nom honoré et respecté de ma famille aux sarcasmes du monde ; mais je vous aurais démasqué, et j'applaudirais au scandale qui vous frapperait et montrerait à tous ce qu'est et ce que vaut le magnifique M. de Borsenne.

Après ces paroles, elle redressa sa belle tête si noble et, lentement, elle sortit du salon.

M. de Borsenne n'essaya même pas de la retenir. Il était atterré.

Cette fois, pourtant, il n'avait pas menti. Ce qu'il avait dit à sa femme était bien l'expression de sa pensée. Il l'aimait. Un amour insensé s'était emparé de lui ; il avait grandi en quelques jours, et depuis un mois, il le tourmentait comme la plus violente passion.

Ce qui faisait son désespoir à cet homme, qui pendant toute sa vie n'avait rien admiré, rien respecté, rien aimé, c'est que sa femme, si digne de son admiration et de son respect, le méprisait et ne lui ferait jamais la moindre concession.

Nous ne disons pas qu'il était à plaindre, il faut savoir garder sa pitié pour les infortunes imméritées, mais il souffrait véritablement.

Au bout de quelques jours, il comprit qu'il était temps de réagir énergiquement contre ces impressions nouvelles et il se lança avec plus de rage que jamais au milieu du tumulte et des agitations malsaines de la vie parisienne.

Il fréquenta plus assidûment les cercles dont il faisait partie et où l'on jouait gros jeu. On le revit à l'Opéra, au foyer de la danse, et on ne tarda pas à désigner une certaine demoiselle Clara, dite Brin d'Azur, comme étant devenue la sultane favorite de M. de Borsenne.

Au moins, pendant qu'il cherchait à s'étourdir en menant une vie déréglée, madame de Borsenne, débarrassée de sa présence, retrouvait peu à peu la tranquillité qui lui était nécessaire. Elle s'était dit :

—Je veux vivre !

Et en effet, la pauvre désolée, naguère encore si faible et si languissante, se reprenait à la vie. Avec le courage, les forces lui revenaient et avec elles la fraîcheur de sa jeunesse, le carmin de ses joues et une certaine vivacité pleine de charme.

Madame de Précourt voyant sa fille remître, pour ainsi dire jour par jour ; elle s'étonnait de ce changement si brusquement opéré.

Quant au baron, qui avait vieilli de dix ans depuis le mariage de Jeanne, il rajouvissait au fur et à mesure que la santé de la jeune femme s'améliorait.

Un jour, un mouvement que fit Jeanne éveilla l'attention de la baronne. Elle la fit marcher pour mieux l'examiner, puis une vive surprise se peignit sur son visage.

—Jeanne, lui dit-elle, est-ce que je me trompe ? On dirait que ta taille épaisit.

—Non, chère mère, tu ne te trompes point.

—Quoi ! tu serais...

—Oui.

—Mais c'est impossible ! Tu m'as toujours dit...

—Ma mère, lorsque j'ai renvoyé ma femme de chambre, je n'ai pas voulu t'en donner la raison. Aujourd'hui que je ne peux rien te cacher, je serai moins discrète. Un soir, la malheureuse fille me fit boire un narcotique.

—Oh ! les infâmes ! murmura la baronne.

—Maintenant, dit Jeanne avec un sourire intraduisible, je n'ai plus de femme de chambre.

Pusieurs mois s'écoulèrent. Le moment de la délivrance de madame de Borsenne approchait. Elle avait confectionné de ses propres mains la layette du nouveau-né. Elle avait ressenti en fabriquant ces petits vêtements d'enfant, une joie qu'elle n'avait pas éprouvée depuis bien longtemps.

—Monsieur dit-elle un soir à son mari, le jour de mon accouchement va arriver ; mon intention est d'aller dès demain m'installer chez mon père.

—Chez votre père ! n'êtes-vous donc pas bien ici ? Avez-vous peur d'y manquer de quelque chose !

—Non, monsieur, mais je veux avoir ma mère près de moi.

—Pour une semblable circonstance, madame de Précourt daignera bien venir chez vous.

—Ma mère ne viendrait pas, monsieur.

—Toujours à cause de moi. Eh bien ! je m'en irai ; je ferai un voyage, et je ne reviendrai que lorsque vous m'aurez écrit ou fait écrire : Venez.

—Non, monsieur, non ; je ne veux pas déranger vos habitudes. D'ailleurs, toutes mes dispositions sont prises et je ne changerai rien à ce que j'ai décidé.

Il savait de quelle force était la volonté de la jeune femme. Il n'insista plus.

Madame de Borsenne alla donc chez son père, et c'est là que, quelques jours plus tard, elle mit au monde un fils.

L'enfant fut immédiatement confié à une nourrice sur lieu, qui avait été choisie par les soins du docteur H...

M. de Borsenne vint presque chaque jour rue le Peletier prendre des nouvelles de sa femme ; il demanda plusieurs fois à la voir, mais la jeune mère refusa absolument de le recevoir.

On ne put, cependant, ne pas lui montrer l'enfant. Il l'embrassa et parut très-satisfait de le voir bien constitué et plein de santé.

Il avait un mois lorsqu'on le baptisa.

Il reçut les prénoms de Jean-Eugène-Edmond. M. de Précourt fut son parrain et madame la comtesse Eugénie de Langrelle, sœur de M. de Borsenne, sa marraine.

—Je sens que j'aime et que j'aimerai beaucoup cet enfant, dit un jour madame de Borsenne à sa mère ; que serait-ce donc s'il était né de l'union intime de deux âmes ?

Nous ne voudrions pas affirmer qu'en parlant ainsi elle ne pensait point à Georges Lambert.

Elle revint à l'hôtel de Borsenne au bout de six semaines. La chambre qui avait été celle de Suzanne fut donnée à la nourrice. Mais à part les quelques distractions qu'elle trouvait à s'occuper de son fils, elle allait reprendre sa vie monotone et désespérée.

Il y aurait ici tout un volume à faire pour analyser seulement les pensées, les sentiments divers et la situation d'esprit de madame de Borsenne à cette époque ; mais c'est tout autre chose qu'un livre de physiologie que nous avons l'intention d'écrire.

Des semaines et des mois s'écoulèrent lentement, sans plaisir pour Jeanne, mais aussi sans accident et sans secousse.

Elle vivait de plus en plus retirée et M. de Borsenne de plus en plus hors de sa maison. Pendant ce temps, le petit Edmond grandissait. A douze mois, il avait commencé à marcher, à quinze, il courait comme un petit homme, disait déjà des mots très-drôles et promettait d'être bientôt espiègle et malicieux comme un démon.

Un matin, M. de Précourt vint faire une visite à sa fille. Il y avait près de quatre ans que Jeanne était mariée.

Après avoir parlé de ceci, de cela, de la pluie, du beau temps, de la lune et du soleil :

—A propos, fit-il tout à coup, sans aucune intention, mais seulement pour dire encore quelque chose, Georges Lambert est de retour à Paris.

(à continuer.)

LA SCIENCE DE LA VIE

La raison vainement voudrait nous interdire
Le *Carnaval*, ce passe-temps si doux ;
Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

REGNARD.

LA CUISINIÈRE POÉTIQUE

Je sais plus d'un métier, jamais je ne déroge ;
Mais surtout,
Dans l'art de la cuisine on fait de moi l'éloge
Tout partout.
Je fais bien toute chose et je peux vous vanter
Mon bon goût.
Personne, mienx que moi, ne sait accommoder
Un ragoût.

Vous pouvez m'essayer, vous n'aurez à vous plaindre.
Je suis gentille et douce et de bonne façon,
Docile et parlant peu. Vous n'aurez pas à craindre
Les canéens au dehors, le bruit à la maison.

Aussi ne tardez pas et faites-en l'épreuve,
Prenez l'article en main, cela n'engage à rien ;
De ma fidélité voulez-vous une preuve ?
Elle est supérieure à celle d'un bon chien.